

# 1

*Cherbourg*  
*Mercredi 10 avril 1912*

Tess tira les draps qu'elle avait décrochés un peu plus tôt de la corde à linge, les bordant soigneusement sous le matelas. Elle recula d'un pas afin d'observer le résultat. Les plis étaient encore trop visibles. Sa patronne ne manquerait pas de lui en adresser la remarque, elle qui passait constamment derrière elle afin de critiquer son travail. Mais cela n'avait plus guère d'importance, la décision de Tess était prise.

La jeune fille jeta un coup d'œil par la fenêtre et vit marcher dans la rue une femme coiffée d'un chapeau magnifique orné d'un élégant ruban vert sombre. Le visage animé, elle respirait la joie de vivre et manifestait son assurance tranquille en faisant tourner sur son épaule une ombrelle rouge vif. Tess se prit à rêver du jour où elle afficherait une mine aussi rayonnante et résolue, sans qu'il vienne à l'idée de quiconque de la rappeler aux obligations de son rang. C'est tout juste si elle ne sentait pas sous ses doigts le contact lisse et doux de ce manche d'ombrelle. Pensive, elle s'interrogea sur le destin de l'inconnue.

Elle reporta son attention sur le lit à moitié fait. Assez rêvassé.

Elle regagnait le couloir lorsqu'elle s'immobilisa en découvrant son propre reflet dans le miroir en pied,

encadré d'or, qui lui faisait face. De longues mèches sombres s'étaient échappées de son chignon soigneusement retenu par des épingles, sans altérer la fierté d'un menton qui trahissait son caractère audacieux. En dépit de cet air volontaire, la glace lui renvoyait impitoyablement l'image d'une jeune fille étique en robe noire et tablier blanc, une pile de draps sales entre les mains, le crâne stupidement couronné d'un serre-tête de femme de chambre. L'image même de la servitude. Tess arracha le serre-tête et le lança contre le miroir d'un geste rageur. Elle ne supporterait pas un instant de plus qu'on la traite en domestique. Couturière, et même excellente couturière, elle touchait un salaire de misère, eu égard à ses compétences réelles. Elle s'était laissé piéger en acceptant cet emploi.

Elle se débarrassa de son fardeau dans la gaine d'évacuation du linge sale et gagna sa chambre du deuxième étage en dénouant son tablier. Le sort en était jeté. Il n'était plus temps d'hésiter. Les ouvriers des docks lui avaient confirmé que les emplois ne manquaient pas sur le paquebot géant à destination de New York qui prenait la mer ce jour-là. Elle embrassa la mansarde du regard. Impossible d'emporter sa valise, son employeuse ne la laisserait jamais sortir si elle la soupçonnait de vouloir quitter définitivement la maison. Tess devrait se contenter du portrait de sa mère, de ses économies, du carnet dans lequel elle avait dessiné ses modèles de robes. Elle retira son uniforme, enfila sa meilleure tenue et fourra dans un sac de toile quelques sous-vêtements, des bas, ainsi que des vêtements de rechange. Elle examina longuement la robe de bal inachevée sur sa machine à coudre, les petits nœuds de velours blanc qu'elle avait amoureusement cousus sur l'étoffe de soie bleue. Une autre terminerait son œuvre. Une couturière qu'il faudrait payer. D'un dernier regard, elle s'assura qu'elle n'avait rien oublié.

Elle prit une longue inspiration afin de museler dans sa tête la voix de son père. « Ne joue donc pas les grandes dames, lui rappelait-il toujours. Tu as été élevée à la ferme, contente-toi d'accomplir ton devoir et de garder la tête baissée. La paie n'est pas si mauvaise, tu pourrais bien tout gâcher à vouloir forcer le destin. »

— Je ne gâcherai rien du tout, murmura-t-elle dans le silence de sa chambre. Et je saurai m'inventer une vie meilleure.

Au moment de quitter la pièce, elle crut entendre la voix rauque de son père la tancer vertement : « Attention à ce que tu fais, petite sottie. »

\*

Lucile sentit les talons de ses bottines s'enfoncer dans le bois spongieux du quai tandis qu'elle se frayait un chemin à travers la foule. Elle serra l'étole de renard autour de son cou, rassurée par la douceur de l'épaisse fourrure, et releva la tête afin d'attirer sur elle l'attention de ceux qu'éblouissait sa chevelure flamboyante.

Sa sœur s'avança vers elle d'un pas vif, une ren-gaine aux lèvres, en faisant tourner machinalement son ombrelle rouge.

— Décidément, tu aimes afficher ta bonne humeur, dit Lucile pour l'accueillir.

— J'essaie de me montrer sous mon meilleur jour, répliqua sa sœur dans un murmure.

— Ce n'est pas moi qui te ferai concurrence sur ce point. Je te laisse le soin de briller en public, prononça Lucile sur un ton hautain.

— Arrête donc un peu, Lucile. Tu n'as rien à m'envier de ce côté-là. Je te trouve d'humeur bien maussade, ces derniers temps.

— Si tu devais présenter ta collection de printemps à New York dans quelques semaines, tu serais de

mauvaise humeur, toi aussi. Les femmes d'aujourd'hui me tapent sur les nerfs, avec leur manie de vouloir remonter leur jupe et dissimuler leur poitrine. C'est plus facile pour toi qui te contentes de les décrire dans tes romans.

Les deux femmes se glissèrent au milieu d'une montagne de valises et de malles dont les charnières de laiton luisaient sous les dernières lueurs du jour. Dans leur sillage, les volants de leurs jupes emmagasinaient la crasse du quai accrochée à leurs fibres de laine.

— Je le reconnais volontiers, avoua Elinor d'une voix légère. Les outils de la romancière sont infiniment moins encombrants que les tiens.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Me voilà contrainte d'entreprendre cette traversée faute d'avoir découvert quelqu'un d'assez compétent pour me représenter à ce défilé. Aussi te prierai-je de m'épargner tes frivolités.

Elinor replia son ombrelle d'un geste sec et dévisagea sa sœur, un sourcil en arc de cercle.

— Lucy, comment peux-tu manquer autant d'humour? J'étais uniquement venue te souhaiter bon voyage et pousser les hourras de circonstance à l'heure du départ. Préfères-tu que je m'en aille?

Lucile soupira longuement avant de répondre.

— Reste, je t'en prie. Je regrette seulement que tu n'aies pas pu m'accompagner. Tu vas me manquer.

— Je ne demanderais pas mieux, mais mon éditeur me réclame ces épreuves corrigées avant la fin de la semaine.

La voix d'Elinor retrouva brusquement tout son éclat.

— Et puis tu as Cosmo. C'est un amour, à défaut d'être un poète.

— Ce n'est pas un bien grand défaut.

— Surtout, ton mari a eu la délicatesse de t'offrir un titre. Ce qui ne l'empêche pas de ne rien connaître à

la littérature. Il est parfois d'un ennui, conclut Elinor sur un soupir.

— Ennuyeux, Cosmo? Quelle idée ridicule!

— Tu sais pertinemment que j'ai raison. À propos, où est-il?

Lucile chercha des yeux la silhouette élancée et anguleuse de sir Cosmo Duff Gordon.

— Cette attente est d'un pénible! Je compte sur Cosmo pour veiller à ce que les formalités de départ se déroulent au mieux.

— N'est-ce pas pour cette raison que tu l'as choisi?

Lucile voulut fusiller sa sœur du regard, mais Elinor avait détourné la tête d'un air innocent.

\*

Sur les hauteurs de Cherbourg, loin du port, au cœur de l'une des villas de brique dominant la ville, Tess quittait sa chambre afin de rejoindre le salon où l'attendait sa maîtresse, une Anglaise guindée aux lèvres si pincées qu'on aurait pu les croire cousues l'une à l'autre.

— Je venais vous réclamer mes gages, madame, déclara Tess en dissimulant son cabas de toile dans les replis de sa jupe.

Voyant l'enveloppe posée sur un coin de table, près de la porte, elle s'en approcha.

— Vous n'avez pas achevé ma robe de bal, Tess, répliqua la femme d'une voix plus revêche encore qu'à l'accoutumée. Je souhaitais également vous signaler que mon fils avait eu toutes les peines du monde à trouver une serviette de toilette dans le placard du couloir, ce matin.

— Je les ai remises depuis.

Tess n'avait nulle intention de remonter à l'étage, où elle pouvait être assurée de devoir se défendre contre les mains baladeuses de l'adolescent, habitué à l'acculer dans le placard à linge.

L'enveloppe contenant son argent était là, elle n'allait tout de même pas attendre que sa patronne lui adresse ses sempiternels reproches avant de la recevoir de ses mains.

— Ce n'est pas la première fois que vous usez d'une telle excuse. Je monte de ce pas m'assurer que tout est en ordre.

L'Anglaise, prête à monter à l'étage, s'immobilisa en voyant la jeune femme tendre la main vers l'enveloppe.

— Que je sache, Tess, je ne vous ai pas encore donné vos gages.

— Sans doute, madame, mais je les ai gagnés, répondit Tess.

— La grossièreté est un défaut, ma fille. Vous vous montrez bien secrète, depuis quelque temps. Ne vous avisez pas de prendre cette enveloppe avant que je vous l'aie donnée, ou bien alors tout est consommé entre nous.

Tess retint sa respiration et, prise d'un léger vertige, saisit l'enveloppe qu'elle serra contre sa poitrine, comme si elle craignait qu'on la lui arrachât.

— Alors, il faut croire que tout est consommé, insista-t-elle.

Sans attendre de réponse, elle ouvrit le lourd battant de la porte d'entrée, heureuse à l'idée de ne plus jamais devoir en briquer les cuivres, et prit le chemin du port. Elle avait assez rêvassé et ruminé son avenir, l'heure avait sonné de saisir son destin à bras-le-corps.

\*

La jeune fille s'avança sur les dalles du quai, rendues glissantes par les algues. Le cœur battant, elle se faufila au milieu de la cohue en respirant l'air de la mer à pleins poumons. S'étonnant de ne voir aucune affiche d'offre d'emploi, elle aborda un personnage à l'uniforme

constellé de boutons dorés. Dans un français hésitant, qu'elle oublia très vite au profit de l'anglais, elle lui demanda à qui elle devait s'adresser pour un emploi de femme de chambre ou de cuisinière à bord du nouveau paquebot.

— Tu arrives trop tard, ma belle. Les places ont toutes été attribuées, les passagers ne devraient pas tarder à embarquer. Tu tombes de malchance.

Sur ces mots, il lui tourna le dos.

Les rêves de Tess s'écroulaient. Quelle idiote elle était ! Elle aurait dû se décider plus tôt. Que faire ? Elle ravala le sentiment de vide qui l'envahissait et tenta de reprendre ses esprits. Vite, chercher dans la foule des passagers des familles avec de jeunes enfants. Elle n'avait pas été l'aînée de sept frères et sœurs pour rien, elle ferait une excellente nounou. Le tout était de croiser la bonne personne, de prononcer les bonnes paroles. Pas question de rester piégée là. Tess s'y refusait obstinément.

À ceci près que personne ne lui accordait la moindre attention. Un couple d'Anglais âgés eut un mouvement de recul lorsqu'elle lui offrit ses services en qualité de dame de compagnie pendant la traversée. Avisant des parents accompagnés de nombreux enfants, elle s'approcha vivement, mais ils la regardèrent de travers et refusèrent poliment sa proposition d'un mouvement de tête avant de s'éloigner. Comment leur en vouloir ? Tess avait bien conscience de ne ressembler à rien, avec ses cheveux en désordre.

\*

— Tu as remarqué cette fille, Lucy ? déclara Elinor en désignant d'un index délicat la silhouette anxieuse de Tess. Mon Dieu, qu'elle est belle, avec ses grands yeux splendides. Regarde-la s'agiter dans tous les sens

au milieu de ces gens. Je ne serais pas surprise qu'elle cherche à embarquer. À qui crois-tu qu'elle veuille échapper? À la police? À un homme?

— Je n'en ai aucune idée, mais je compte sur toi pour broder une intrigue digne de ton imagination autour de son histoire, répondit Lucile en adressant un signe de la main à Cosmo dont la silhouette venait d'apparaître à l'extrémité du quai.

Comme à son habitude, il paraissait détaché du décor qui l'entourait, le regard placide, la mine calme, parfaitement maître de lui-même. Un coursier rongé de timidité lui emboîtait le pas.

— Nous avons un problème, Lucile, commença Cosmo.

La créatrice de mode serra les mâchoires.

— J'en étais sûre. C'est au sujet de Hetty, bien sûr?

— Elle ne sera pas en mesure de vous accompagner. Sa mère est malade, expliqua le coursier en courbant l'échine respectueusement afin d'échapper aux foudres de Lucile.

— Retournez dire à cette fille qu'elle n'a pas le droit de revenir sur sa parole à quelques heures du départ. Pour qui se prend-elle? Dites-lui qu'à moins de rejoindre le bord immédiatement elle perd sa place. Vous le lui avez bien expliqué?

Elle fusillait son interlocuteur du regard.

— Oui, madame, balbutia le malheureux.

Tess se retourna en entendant des éclats de voix, aussitôt subjuguée par la vision de deux femmes côte à côte sur le quai. L'une d'elles n'était autre que celle dont elle avait admiré, de sa fenêtre, l'élégant chapeau orné d'un ruban vert. Elle tapotait machinalement le sol de la pointe de son ombrelle rouge.

La voix de sa compagne s'éleva, plus sèche que jamais.

— Je n'ai jamais entendu excuse plus ridicule!



De toute évidence, une domestique quelconque ne s'était pas présentée à l'embarquement et cette femme toute menue manifestait bruyamment sa colère. Avec sa chevelure aussi flamboyante que son rouge à lèvres, elle formait un tableau formidable. Ses traits marqués dessinaient un masque sans concession. En l'espace de quelques instants, ses deux yeux, très écartés, avaient perdu toute douceur.

— Qui est-ce? s'enquit Tess d'une voix tremblante auprès d'un jeune homme qui observait la scène.

— Comment? Vous ne la reconnaissez pas?

Tess reporta son attention sur la femme en constatant que les gens ralentissaient en passant près d'elle. Des murmures s'élevaient dans leur sillage, ponctués de coups d'œil admiratifs. À bien y réfléchir, ce visage lui était vaguement familier.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, le souffle brusquement coupé. Lucile Duff Gordon!

— Évidemment. La reine de la haute couture. La femme qui l'accompagne est sa sœur, Elinor Glyn. Une romancière dont les œuvres font régulièrement scandale.

Tess n'entendait déjà plus son informateur. L'incarnation de la fureur qui se dressait à quelques mètres d'elle était sans doute la créatrice de mode la plus célèbre au monde. Tess avait admiré ses robes de nombreuses fois dans la presse. Et voilà qu'elle se trouvait là, tout près! C'était le destin qui la plaçait sur sa route.

Elle s'avança d'un pas décidé.

— Lady Lucile! Je n'en reviens pas! J'ai pour vous une admiration éperdue. Votre talent tient du génie. Je ne compte plus les fois où j'ai rêvé en voyant des photographies de vos créations...

Elle parlait sans réfléchir, mais cela n'avait guère d'importance, son seul but était d'attirer l'attention de Lucy.

La créatrice l'ignora superbement.

— J'aimerais tant travailler pour vous, insista Tess d'une voix implorante. Je connais le métier, je suis une excellente couturière. Je suis certaine que je pourrais vous aider.

Elle se creusa la cervelle, à la recherche de nouveaux arguments.

— Je sais très bien réaliser les boutonnieres. Je suis prête à tout. Je vous en prie...

— Je t'avais bien dit tout à l'heure qu'elle avait l'air désespérée, pouffa Elinor à l'oreille de sa sœur en redressant son chapeau.

Lucile se tourna vers Tess.

— Savez-vous au moins de quoi j'ai besoin ? demanda-t-elle sèchement.

Tess fut prise d'une hésitation.

— J'ai besoin d'une femme de chambre. La position vous intéresse-t-elle toujours ?

— Bien sûr.

Tess aurait tout accepté, du moment qu'elle pouvait embarquer sur le paquebot. Travailler pour le compte de lady Lucy était une opportunité inouïe.

— Quel type d'emploi occupez-vous actuellement ?

— Je... je travaillais pour le compte d'une famille de Cherbourg. Tout en offrant mes services comme couturière. Mes clientes étaient très contentes de mon travail.

— Une domestique quelconque, murmura Elinor. Il fallait s'y attendre.

Lucile fit la sourde oreille.

— Votre nom ?

— Tess Collins.

— Tessie. Très bien.

— Non, madame. Tess.

— À votre guise, ma fille. Savez-vous lire et écrire, au moins ?

Un éclair s'alluma dans les yeux de Tess.

— Bien sûr!

Lady Lucy Duff Gordon, lisant le courroux dans son regard, l'observa longuement.

— Vous possédez des références?

— Je veillerai à ce qu'on vous les fasse parvenir. Tout ce que vous voulez, madame.

— Depuis le milieu de l'Atlantique?

— Par le biais du marconigramme, s'avança Tess, en espérant ne pas dire de bêtise.

Lucile mit brusquement un terme à la discussion, agacée.

— Je suis désolée, mais je ne sais rien de vous, décida-t-elle. Vous ne faites pas l'affaire.

Sur ces mots, elle tourna le dos à Tess et reprit sa conversation avec Cosmo.

Tess, à bout de ressources, tenta une ultime manœuvre.

— Je vous demande uniquement de regarder ceci, dit-elle en écartant le col de sa robe. C'est moi qui l'ai cousu en m'efforçant d'imiter le col de l'une de vos robes dont j'avais découpé le modèle dans le journal. C'est une simple imitation, bien évidemment, mais...

Elinor examina d'un œil attentif le travail de Tess. Un col de lin cousu de manière élaborée, conçu pour être aussi bien porté ouvert que fermé.

— Joli travail, commenta-t-elle. Surtout de la part d'une simple domestique.

Lucile lança un regard en direction de Tess, puis elle caressa de la main le col que lui montrait la jeune fille et reconnut l'une de ses plus belles créations. La couturière avait su trouver des proportions parfaites et son travail, réalisé à la main, était exemplaire. Le tissu ne présentait pas un pli.

— Vous dites avoir cousu ce col vous-même?

— Parfaitement.

— Qui donc vous a enseigné la couture?

— Ma mère, qui est très habile de ses doigts, répondit fièrement Tess. Chez moi, tout le monde reconnaît la qualité de mon travail. Je découpe mes propres modèles.

— Tout le monde découpe ses propres modèles, ma chérie. Il suffit d'une paire de ciseaux. Sans doute vouliez-vous parler de créer, et non de découper.

Sans complexe aucun, Lucile retourna la manche de la robe de Tess afin d'en examiner la parfaite exécution des coutures intérieures.

— Je dessine et je couds, en effet. Je sais tout faire.

— Votre patronne vous rémunère-t-elle ?

— Pas pour mes travaux de couture. Je mériterais pourtant d'être payée, car je travaille bien.

Peut-être Tess allait-elle trop loin en se vantant de la sorte. Elle prit sa respiration et tenta le tout pour le tout.

— Je voudrais travailler pour vous. Vous êtes la plus grande créatrice au monde, je ne remercierai jamais assez le sort de m'avoir placée sur votre route. Vos robes sont une véritable inspiration. Personne ne dessine comme vous. Donnez-moi ma chance, je vous en prie. Vous ne le regretterez pas.

Lucile la dévisagea sans rien laisser paraître de ses émotions. Un éclair fugitif brilla dans ses yeux tandis que son entourage se taisait, dans l'attente de la suite.

— Je la soupçonne d'être un peu trop indépendante à ton goût, suggéra Elinor à voix basse. On ne sait jamais. Qui te dit qu'elle est ce qu'elle prétend ?

Une ombre de sourire étira les lèvres de Lucile, sans que s'altère son expression.

— Peut-être. Il me suffira d'enfermer mes bijoux dans le coffre du bateau.

Elle poursuivit, se tournant cette fois vers Tess :

— Cela vous suffira-t-il de me servir de bonne ? Je n'ai rien de mieux à vous offrir.

— Je ferai tout ce que vous voudrez. Je ne demande que l'occasion de prouver ce que je vaux en travaillant pour votre compte.

Tess était effectivement prête à tout. Elle s'abstien-drait de rêvasser, veillerait à ce que le lit de sa maîtresse fût impeccablement bordé. Elle ne demandait qu'à apprendre. L'émotion lui bloquait la respiration, elle entendait grincer les gonds de la porte que lui ouvrirait le destin. À moins que celui-ci ne soit en train de la fermer. Seigneur, faites qu'elle me trouve à son goût, pria-t-elle.

— Vraiment tout? insista Lucile.

Tess se redressa.

— Tout, dans les limites de ce qui est honorable, approuva-t-elle.

Lucile la déshabilla du regard, détaillant successive-ment ses cheveux en bataille, ses pommettes animées, son menton volontaire, ses bottines fatiguées dont l'un des lacets avait cédé.

— Ils ne tarderont pas à nous appeler pour l'embar-quement. Êtes-vous bien disposée à tout quitter sur l'heure? insista-t-elle.

— Absolument. Je suis prête, répliqua Tess sur un ton décidé, résolue à ne pas laisser sa chance lui échapper.

Le petit groupe qui entourait Lucile retenait son souffle. Lucy eut une ultime hésitation.

— Très bien, je vous engage, décida-t-elle. En tant que *bonne*, mettons-nous bien d'accord sur ce point.

Elinor lui adressa un coup d'œil étonné.

— Tu as bien réfléchi, Lucy?

Sa sœur ne prit pas la peine de répondre, se conten-tant d'observer Tess d'un regard lointain.

— Je vous remercie, madame. Vous ne le regretterez pas, réagit Tess d'une voix mal assurée, s'efforçant de ne pas perdre tous ses moyens sous le regard perçant de la créatrice.